



Lundi 15 mars 1904

906

Ma chère amie,  
Je vous dérange par la maladie  
de mon oncle de M. Combel, qui me  
laisse entièrement en proie à  
des soucis préoccupants. Si j'avais  
été dans le libre esprit, je serais allé  
vous voir pour vous partager mes  
troubles affreux et vous féliciter  
enfin de ma félicité avec vous du  
succès de l'abbé Guisg.  
Son œuvre est la plus simple et la  
plus sage au point de vue et de son  
plus de depuis la loi de régénération. Dou-  
ner que s'est affirmé, la tâche qu'il  
que j'en ai eue de tout temps. La  
travail, sans cesse de dire, qu'il ne  
se retient de l'influence de l'école de  
l'archevêque et ne peut qu'être, lui-même, la  
quelque de la multitude, un esprit  
cohérent.  
Les claudes ne paraissent pas s'él-  
menter du mouvement de nos temps  
tenu qui tend à se généraliser et de  
être dans les esprits une sorte de ra-  
dié avec une continuité et de stabilité car-  
télienne. Nous sommes dans l'année facile,  
celle qui précède de la période de l'abbé et  
en d'attente de la venue de la suite et de  
de s'occuper avec courage de ce que est l'écrit  
mes propres, en l'absence de la suite et  
parvenir. Rien n'est chose en ce monde,  
sans le monde. Amicalement

000